

Dimanche 14 décembre
3e Avent

Matthieu 11,2-6

Pierre Prigent
Strasbourg

Cette introduction a plus le caractère d'une réflexion que d'une explication.

Le texte manifeste une évidente volonté de marquer l'accomplissement de prophéties eschatologiques et spécialement messianiques d'Esaië (26,19 ; 29,18 ; 35,5 ; 61,1). Mais la présence des lépreux, qu'aucune prophétie, ne justifie montre une volonté non moins délibérée de se référer aux récits précédents qui rapportent les miracles opérés par Jésus (Mt 8,1-4 la guérison d'un lépreux).

La réponse à Jean Baptiste est donc claire : Jésus est bien celui qui devait venir. On notera le soin pris pour éviter le terme de messie, même quand les prophéties le comportaient (Es 61,1) : on constate dans les évangiles l'extrême réticence de Jésus à se réclamer de ce titre, sans doute en raison des ambiguïtés qu'il comporte.

On notera qu'on nous a jusqu'ici raconté une guérison d'aveugle, une de paralytiques, une de lépreux, une de sourd (sourd-muet ?) et une résurrection. Pourtant Jésus répond : *les aveugles voient, les boiteux..., les lépreux..., les sourds..., les morts..., les pauvres* (au sens de la béatitude : heureux les pauvres). Il invite donc à reconnaître dans les miracles qu'il accomplit le signe qui marque de manière décisive que les prophéties ont commencé à s'accomplir. Son action signifie que le royaume s'est approché au point d'être visible sur la terre des hommes. Mais seuls des signes l'indiquent.

C'est un contresens de comprendre la réponse de Jésus comme une invitation à un constat qui vaudrait preuve. C'est la raison pour laquelle Jésus conclut de manière apparemment si inattendue : *Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi. C'est là qu'est l'essentiel du texte, la pointe de son message.*

Il faut examiner la phrase de plus près.

Tomber à cause de Jésus, trouver en lui une occasion de chute. Les vieilles traductions disent : scandaliser. De quoi s'agit-il ? Le verbe décrit la course d'un homme qui bute sur un obstacle et chute : il n'atteindra pas son but. Ici quel est le but ? Celui que Jésus a proposé à Jean Baptiste, à savoir reconnaître que ses actions le désignent comme l'Envoyé de Dieu, le messie, le prince du royaume. C'est la définition première de la foi. Heureux celui qui croit de cette foi-là. Il ne s'écrase pas à terre. Il parvient au but tant espéré : le royaume de Dieu.

Réfléchissons plus avant : on pouvait donc chuter, ne pas croire. Malgré les miracles. Et c'est bien ce qui est arrivé à la grande majorité des contemporains de Jésus, même à ceux qui ont pu assister à l'une de ses guérisons. Car un miracle appelle la

foi. Sans la foi, il n'y a que des choses étonnantes, mais auxquelles on peut trouver ou trouvera une explication.

Nous sommes invités à revoir notre définition du miracle. Spontanément, nous disons qu'est miracle ce qui est inexplicable. Comme si Dieu n'agissait qu'aux marges de la raison et de la science. Mais comme celle-ci progresse tous les jours, voilà que la place que nous consentons à Dieu dans le monde ne cesse de diminuer. Pour les anciens, une éclipse était un miracle. Aujourd'hui, on en calcule les occurrences des siècles à l'avance ! Le comité médical de Lourdes est sur une voie dangereuse lorsqu'il cherche à ne retenir comme miracles que les guérisons inexplicables. Il faut le répéter, il n'y a de miracle que pour la foi. En dehors de la foi, il n'y a que de l'extraordinaire et l'extraordinaire d'aujourd'hui et d'ici peut être ailleurs ou demain de l'ordinaire. Mais si dans ce qui arrive je discerne l'action de Dieu et surtout de son amour manifesté en Jésus, alors je salue le miracle et c'est le bonheur.

On peut aller encore plus loin : si c'est la foi seule qui reconnaît le miracle, cette foi peut discerner l'action de Dieu là où d'autres ne savent pas la reconnaître. Prenons un exemple : N. est gravement souffrant, la médecine le guérit. C'est l'effet d'un traitement chimique judicieusement choisi et administré. Rien de plus normal et de plus explicable. Pourtant N. peut voir derrière cela la main de son Dieu qui a guidé celle du médecin. Alors il rendra grâce pour cette intervention miraculeuse car c'est celle du Dieu transcendant dans le monde des hommes. Le miracle, c'est Dieu présent et agissant pour des hommes qui le reconnaissent parce qu'ils se confient à lui comme à leur Père. C'est le bonheur de la foi.

Il n'empêche, dira-t-on, que Jésus a fait d'indéniables miracles. Les évangiles nous en rendent témoignage. Nous le croyons donc. Mais ici, il faut bien faire attention : ces miracles appellent la foi qui est foi en Jésus et non au fantastique. L'évangile de Jean le dit très clairement quand il refuse de parler de miracles et emploie le mot « signes » : ceux-ci signifient plus qu'ils ne donnent à voir ou à toucher. Ils signifient qu'en Jésus Dieu a décidé de venir rencontrer les hommes là où ils sont, pour leur dire qu'ils sont ses enfants bien aimés qu'il ne saurait oublier. Si Jésus guérit l'aveugle, c'est pour que l'on confesse qu'il est la lumière du monde (Jn 9,5) ; il multiplie les pains pour qu'on croie qu'il est le pain de vie (Jn 6,35) ; il ramène Lazare à la vie pour manifester que c'est lui la vie (Jn 11,25) et qu'il l'offre à quiconque croit. Il y avait autour de Jésus bien des spectateurs : ils ont vu. Mais voir ne sert à rien, dit Jean, si l'on ne passe pas de la vue à la foi. Jésus a fait bien des « signes », l'évangile en rapporte quelques uns pour que nous croyions en Jésus et vivions de cette foi (Jn 20,30-31).

Revenons à notre texte : Jésus répond à la question de Jean Baptiste qui lui demande s'il est le grand Envoyé de Dieu, son lieu-tenant, sa parole même. Jésus répond en disant : regarde ce qui se passe. Est-ce que ton regard saura voir Dieu quand tu me vois ? Me donneras-tu ta foi ? Ce serait pour toi la porte du bonheur !